

Il y a quelqu'un qui parle dans la chambre. Antoine entend nettement une voix d'homme, enjouée. En même temps, il sent bien qu'il est seul dans son lit et qu'il dort. Ou plutôt qu'il dormirait si cette voix voulait bien s'arrêter un peu.

Il se retourne sur le côté.

Maintenant, il entend une autre voix, de femme cette fois. Pourtant la pièce est vide. Ça il en a conscience, même sans ouvrir les yeux. Il a également conscience qu'il fait grand jour derrière les rideaux tirés. Il a mal à la tête, Antoine. Et avec les deux autres qui parlent à voix haute, comme s'ils avaient pour mission de le réveiller...

Réveiller!... Antoine comprend mieux... Les voix sortent du réveil : hier soir, il a dû appuyer sur la mauvaise touche et, maintenant, au lieu de la sonnerie, c'est la radio qui vient de se mettre en marche. C'est fait exprès pour vous réveiller en douceur, paraît-il. Le vendeur l'a affirmé, en tout cas. Même qu'il avait l'air très fier de ça, le vendeur, comme s'il avait lui-même inventé le système. Ce matin, Antoine n'aime pas le vendeur ; il n'est pas de son avis sur la douceur du réveil. Pour dire vrai, il n'a d'avis sur aucune question ce matin, il a mal à la tête, c'est tout.

Il entrouvre les yeux et tend le bras pour appuyer sur le bouton marqué « somnolence ». En fait, le bouton est marqué « snooze », mais ça doit signifier « somnolence », alors Antoine, quand il appuie sur le bouton sans trop regarder, comme ce matin, il l'imagine marqué « somnolence ». Appuyer sur ce bouton, ça donne l'ordre à la radio de se remettre en marche dans neuf minutes, exactement.

Neuf minutes : assez long pour se rendormir carrément ; assez court pour que ça ne serve à rien. Antoine sait parfaitement que dans neuf minutes cette migraine reviendra

s'installer sur ses tempes, comme des presse-livres. Alors à quoi bon ?

Mais il ne veut pas bouger. Il se demande ce qui a bien pu se passer hier soir. Il a bu, ça ne fait pas de doute. Mais où ? Avec qui ? ... Ça... Et, d'abord, quoi ? ... Voilà la question. Il n'a pas l'impression que le vin soit le seul coupable, cette fois. Il dit toujours :

– Moi, je ne bois que du vin... que du vin blanc... que du vin blanc de Chablis !

Il dit ça, et c'est vrai. Enfin, c'est vrai au début... Ensuite, quand le voyage le conduit jusque dans les régions où tout se vaut, quand il n'a plus que des amis, quand ceux-là même qui un peu plus tôt voulaient lui voler son oxygène commencent à partager gaie-ment sa dérive, le chablis abandonne son monopole, partage lui aussi... Suivent alors les autres vins... Un peu plus tard, eux-mêmes céderont la place à toutes les bonnes volontés qui se présenteront pour l'aider à descendre tout en bas, là où tout se délite et où la peur s'estompe aussi.

Il y a bien quelque temps déjà qu'Antoine n'a plus peur. Il continue cependant à boire, un peu par habitude, un peu par paresse.

C'est souvent la même chose... Un peu – beaucoup! – par goût, bien sûr. En réalité, il boit comme il respire, sans trop savoir pourquoi. Il pourrait aussi bien arrêter : il n'a seulement pas essayé, voilà tout. Il n'a pas non plus essayé d'arrêter de respirer, d'ailleurs. Il laisse faire, un peu comme s'il s'agissait d'un autre. Pourtant, en ce moment, c'est bien lui qui s'efforce de décoller ses lèvres l'une de l'autre et de remuer lentement la langue dans sa bouche. Il trouve très dommage que ce soit lui. Si quelqu'un voulait se glisser dans sa peau, il ne discuterait pas longtemps... Guérin, tiens, par exemple!... Après tout, si Guérin ne lui avait pas fixé rendez-vous, Antoine dormirait encore tout à fait tranquillement... Il a fallu que ce soit aujourd'hui. Et pour déjeuner, en plus. Pourquoi pas pour le petit café du matin, pendant qu'il y était?

La perspective de ce déjeuner lui donne envie de se cacher dans la laine du matelas, de faire un infarctus, n'importe quoi... Il n'aurait pas dû accepter, voilà tout... Mais avec la manie qu'a sa bouche de répondre «oui» chaque fois qu'il voudrait dire «non»... Même

s'il appelait Guérin maintenant pour se décommander, dès qu'il entendrait sa grosse voix pleine de rires, il trouverait le moyen de confirmer qu'il sera bien là comme prévu.

Il faudrait au moins une déclaration de guerre pour qu'il ne se fasse pas un devoir d'y aller, à ce rendez-vous. Mais, s'il y avait une guerre, l'homme et la femme de la radio en auraient évidemment parlé, tout à l'heure. Or ils n'en parlaient pas, Antoine en est certain. Il ne saurait pas préciser de quoi il était question, mais ça ne rendait pas du tout une musique dramatique ou solennelle, c'était plutôt de la conversation, comme il y en a dans les radios les jours de paix. Ou les jours de guerre, mais seulement lorsque la guerre est bien installée dans les mentalités, qu'on n'en voit déjà plus le début et pas encore la fin, et qu'elle se met à ressembler à une sorte de paix belliqueuse.

Pendant quelques instants, Antoine rêve vaguement qu'il habite sur la pente d'un volcan, au pied d'un barrage, sur une ligne de fracture de l'écorce terrestre. Il tend l'oreille, dans l'espoir de saisir un premier grondement, un craquement, une détonation, enfin,

un de ces malheurs qui seuls, maintenant, pourraient venir l'autoriser à se rendormir.

Ou alors, la maison exploserait tout à coup parce qu'il aurait mal fermé la cuisinière à gaz... Mais elle est électrique, la cuisinière. Ça n'explose pas, ça ne déclenche même pas le moindre incendie quand il y a un court-circuit, c'est plein de sécurités.

Non, il est condamné à se lever, il doit bien s'y résoudre.

Il fait chaud. C'est désagréable. Il sent que la chaleur lui a collé les cheveux sur la nuque. Sans doute pourrait-il avoir la même sensation sur le front et sur le sommet du crâne; mais pour ça, il lui faudrait revenir dix ans en arrière, au moins... Il pense que la calvitie est un bienfait accordé aux ivrognes pour les chauds lendemains d'été. Ça le fait rire, cette idée. Mais rire lui donne mal à la tête. Et ce mal de tête le replonge dans ses interrogations sur la soirée d'hier. Tout redevient comme au réveil.

Sauf que maintenant il sait qu'il ne se rendormira plus. Il se dit qu'il ferait bien d'éteindre le machin, là, à côté : ça lui éviterait de réentendre ces voix stridentes qui lui ont enfoncé

une vrille dans le crâne, tout à l'heure. Mais il n'accomplit pas le geste, parce que ce qu'il veut, Antoine, c'est n'accomplir aucun geste. Absolument aucun.

C'est un de ses jeux préférés. Il peut rester immobile – tout à fait immobile – pendant très longtemps s'il le décide. Il joue souvent à ça. N'importe où. Chez lui, ou chez des amis, ou encore dans la rue : tout à coup il s'arrête et ne bouge plus. Il demeure dans la même position. Mais pas au repos, non !... Comme pétrifié. Comme sur les instantanés pris à très grande vitesse. Le mouvement ne régresse pas, ne retombe pas, il peut se poursuivre dans la seconde, et cela sans recul, à l'endroit où il s'est arrêté. Il est suspendu.

Antoine aime ces sas d'interruption, comme il les appelle. Ces sas où tout le monde continue à marcher, à parler, à bouger... sauf lui. C'est comme s'il était mort et vivant en même temps. Parfois les gens le regardent bizarrement. Ses yeux à lui ne cillent pas, n'expriment rien, mais pourtant il les voit, les gens. Il les voit, mais il sait que ses yeux sont immobiles comme lui. Comme le temps, pour lui, dans ces moments-là.

Il reste ainsi, un peu, et puis il sent qu'il peut repartir. Alors il se remet en marche, ou en mouvement s'il est assis, ou simplement en «vie» s'il est, comme ce matin, étendu sur le côté, avec les cheveux collés sur la nuque par la chaleur, un sale goût dans la bouche et une migraine du diable qui lui fouille les tempes.

Antoine ouvre les yeux. Une seule paupière se soulève. L'autre est retenue par l'oreiller. Il faudrait relever la tête de quelques millimètres pour la libérer. Mais Antoine ne bouge pas. Il est figé dans une sorte de clin d'œil à personne. À quoi bon bouger, d'ailleurs, il n'y a pas grand-chose à voir. Sa main est trop près de son visage. Floue, avec des contours transparents, comme si elle était couverte d'une très fine poussière rose et grise. Entre les doigts, plus loin, le mur blanc. Très net, le mur. Mais très blanc. Rien de remarquable. Sauf la ligne verticale du raccord de papier peint, en relief. Antoine essaie de se souvenir de la couleur de ce papier, sous la peinture blanche. Il essaie d'en retrouver les motifs. Il n'y parvient pas. Pourtant, c'est lui qui a peint ce mur. Trois ou quatre couches de



peinture avant de faire disparaître ces fleurs, ou ces feuilles, ou ces ramages... il a oublié. Ça revenait toujours. Et maintenant il se revoit, lui, debout sur l'escabeau, un rouleau à la main, avec son pantalon trop grand, son vieux pull, constellés de taches blanches. Et, sur la tête, très enfoncé sur le front, son bonnet de ski.

Il se revoit, lui, alors qu'à l'époque il ne s'est jamais vu puisqu'il n'y avait pas de miroirs dans l'appartement. Et il n'arrive plus à revoir ce papier peint qu'il a pourtant eu devant les yeux pendant des heures. Il voudrait qu'une image repasse dans sa mémoire, et tout ce qu'il peut faire, c'est se réinventer, lui, en train de voir cette image.

Elle est souvent sujette à ce genre de pirouettes, sa mémoire. Lorsqu'il essaie de se souvenir d'un film, par exemple ; eh bien, il se voit lui, nettement, en train de regarder le film. Il pourrait dire avec précision comment il était habillé ce jour-là, qui était avec lui, quelle odeur flottait dans la salle, s'il avait chaud ou froid. Mais le film, les images qu'il regardait à ce moment-là, il ne s'en souvient plus. Il ne voit plus que lui, en train de les regarder.